

## Marina Yaguello, *Le sexe des mots*

Céline Labrosse

---

Volume 3, numéro 2, 1990

L'autre salut

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057621ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057621ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Labrosse, C. (1990). Compte rendu de [Marina Yaguello, *Le sexe des mots*]. *Recherches féministes*, 3(2), 210–213. <https://doi.org/10.7202/057621ar>

pour l'ouvrage se répètent parfois, pourquoi avoir repris des articles eux aussi redondants?

Il reste que : «Leur mort nous brise le coeur, mais le pire, c'est qu'elle ne nous étonne pas» (p. 167).

*Andrée Fortin*  
Professeure  
Département de sociologie  
Université Laval

---

#### Note

1. Pierre Legendre, *Le crime du Caporal Lortie : traité sur le père*. Paris, Fayard, 1989.

**Marina Yaguello** : *Le sexe des mots*. Paris, Éditions Belfond, 1989, 169 p.

Marina Yaguello s'intéresse aux relations qui lient le genre grammatical et le mot<sup>1</sup>. En 1978, avec son ouvrage à succès *Les mots et les femmes* (Payot), elle ouvrait déjà une page sur le monde du sexisme langagier et sur quelques aspects du fonctionnement du genre en français, en présentant un survol de la question. Onze années plus tard, elle revient avec une autre publication sur le même thème, mais cette fois en présentant une liste de mots qu'elle caractérise selon leur date d'attestation, leur origine, leur connotation, leur utilisation, etc., telles qu'on les trouve en France.

*Le sexe des mots* présente donc, sous forme de lexique, des notes étymologiques, historiques, linguistiques, etc. sur plus de deux cent cinquante mots qui entretiennent un lien particulier avec le genre. Chaque article est écrit dans un style simple et clair, accessible aux non-spécialistes de la linguistique. La liste de mots répertoriés inclut à la fois des êtres animés et des concepts abstraits : le tiers des exemples traite de titres de profession, la moitié du corpus étudie des termes désignant des femmes ou des hommes, et le reste des notes du lexique concerne des objets ou des concepts abstraits.

Parmi les noms de titres de profession figurent notamment *abbesse, chasseresse, doctoresse, papesse, possesseuse, professeuse, prophétesse, sculptrice, suceurice, vainqueresse*, tous attestés dans la littérature. Ces féminins, créés spontanément à une époque ou à une autre, mettent en relief le caractère historique de la féminisation des titres et montrent l'évolution qu'ont subie certaines formes féminines plus récentes. D'autres titres prennent une appellation différente selon que l'on désigne une femme ou un homme : *jardinière d'enfants* et *instituteur de classe maternelle, sage-femme* masculinisé par *maïeuticien* (inusité). La formation de *maïeuticien* contraste

avec celle d'autres termes masculins dérivés de formes féminines : *concubin, machin, puceau, salop, veuf*.

Une plus grande attention est portée aux autres mots désignant les êtres humains. Deux caractéristiques ressortent : d'abord, presque tous les termes désignant les femmes peuvent véhiculer une connotation de «prostituée» : *femme, fille, greluche, nana, etc.*, ces sens s'ajoutant aux mots déjà existants qui désignent une prostituée : *cocotte, courtisane, pétasse, pouffiasse, salope, etc.*; puis, nombre d'insultes à l'égard des hommes sont de genre féminin : *andouille, brute, canaille, charogne, crapule, fripouille*, auxquels se joignent, pour souligner le trait d'homosexualité : *femmelette, lopette, tante, tantouze*.

Une troisième catégorie de mots fait l'objet d'une étude : les êtres inanimés et les concepts abstraits. Parmi eux, quelques-uns ont été masculinisés avec le temps (*aigle, automne, gens*), d'autres ont été féminisés (*automobile, équivoque*) alors que certains fluctuent toujours (*astérisque, autoroute, amour, délice, orgue*). La relation entre le genre et les termes de la nature est aussi analysée. On y retrouve les oppositions classiques : *jour / nuit, lune / soleil, ciel / terre, aurore / crépuscule, etc.* Enfin, se joignent quelques remarques sur les prénoms, les fruits et les arbres fruitiers, les outils et les machines, quelques adjectifs et d'autres mots épars pour lesquels l'histoire du genre a quelque secret à révéler.

Voilà qui fait le tour des thèmes étudiés. Ils ne constituent pas une liste exhaustive, comme le souligne d'ailleurs l'auteure. Il ne s'agit là, en fait, que d'un petit lot de mots parmi tout l'éventail possible, et plusieurs d'entre eux sont inconnus ou non en usage dans le répertoire linguistique québécois. Quelques faits relatifs à l'usage au Québec sont signalés, ici et là, mais parfois de façon incorrecte (l'Office de la langue française recommande *une mannequin* et non *une mannequine* [p. 110]), alors que l'usage dans les autres pays francophones est complètement ignoré.

La critique la plus négative de cet ouvrage touche les jugements de valeur et les analyses de l'auteure au fil des pages. Plusieurs sont empreints d'une certaine incohérence. Par exemple, Marina Yaguello affirme que l'utilisation de *zèbre* est restreinte aux hommes car «les métaphores animales sont orientées par rapport au sexe et difficilement convertibles» (p. 51). On comprend mal alors que *chienne (fille, fils de), vache, vipère*, entre autres, puissent connoter péjorativement les hommes et les femmes.

Autre cas : il est dit que *médecine* ne peut désigner la femme qui exerce cette profession à cause de son acception pour «science médicale» (p. 113), mais, lit-on ailleurs, «la langue s'accommode fort bien de la double valeur du mot *ordinateur*» (p. 124)... ainsi que de *balayeuse, cadre, critique, cuisinière, guide, secrétaire, etc.* La préférence actuelle pour *une médecin* plutôt qu'*une médecine* trouve donc sa cause ailleurs que dans l'homonymie, contrairement à ce qui est affirmé.

D'autre part, l'auteure, qui favorise fréquemment l'adoption d'une forme plutôt que d'une autre — elle fait valoir notamment que l'emploi de *la capitaine* aurait fait éviter les comptes rendus cocasses sur *le capitaine enceinte* dans les journaux français — a raté une belle occasion d'ouvrir une avenue vers le changement. En effet, le phénomène voulant qu'un grand nombre d'injures à l'égard des hommes

soient de genre féminin n'est pas irrémédiable puisque le genre des mots peut se modifier avec le temps. De plus, rien dans la langue n'empêche l'usage du masculin pour référer à un homme dans les mots épiciens (*une ou un artiste, une ou un juge*, etc.); il serait donc tout à fait possible de dire : *un andouille, un brute, un canaille, un charogne, un crapule, un fripouille*. Cette attitude contribuerait même à dissocier le trop fréquent rapprochement entre «sexes masculin et injure au féminin».

D'autres commentaires peuvent être formulés à la lumière des pratiques linguistiques québécoises. Il est étonnant de lire que *femme de ménage* et *femme au foyer* n'ont pas de «correspondant masculin» (p. 76), alors que *homme de ménage* et *homme au foyer* sont entrés dans l'usage au Québec. Même constatation en ce qui concerne la question posée à la une du livre : «Pourquoi certains noms sont-ils privés de féminin (écrivain, ministre)?» *Une écrivaine, une ministre*, voilà des féminins pourtant bien formés et acceptés au Québec où «les blocages d'ordre social ou psychologique à l'emploi de formes féminines nouvelles sont beaucoup moins sensibles» (p. 68).

Certaines affirmations laissent à penser que la langue ne pourrait plus s'adapter à de nouvelles réalités, comme si elle était fixée pour de bon. À quelques reprises, l'auteure tente de légitimer le *statu quo* à l'aide d'arguments douteux. L'explication du «jeu de franchissement de frontière» invoquée à l'article *homme* pour justifier l'emploi, dans un sens laudatif, de «Ça, c'est un homme» en parlant d'une femme, est irrecevable au Québec. De la même façon, «Mme Unetelle est le seul homme du gouvernement» (p. 89), phrase qui est acceptable pour Marina Yaguello, choque les oreilles québécoises, qui traduiraient cette expression autrement : *Mme Unetelle est la seule femme du gouvernement ou la seule personne qui se tient debout au gouvernement*. Il existe une tendance, depuis plusieurs années déjà et à tout le moins au Québec, à restreindre l'usage du mot *homme* aux personnes de sexe masculin, et à intégrer *femme* dans les expressions qui ont une personne de sexe féminin pour référence (*femme de lettres, femme de loi, femme de science, femme politique, femme publique, une grande femme*, etc.). Cette évolution est si évidente que l'on se demande qui dirait d'une femme, à l'instar de l'auteure, qu'elle est *un grand savant* (p. 142), plutôt qu'*une grande savante*.

Les jugements et analyses de l'auteure dont nous avons fait état (et nombre d'autres) font douter de sa perspicacité à saisir les tendances linguistiques qui se dessinent. On pourrait même parfois soupçonner l'auteure de s'accréditer une voix d'autorité qui va encore au-delà du conservatisme langagier reconnu à la France en cette matière. Une brève incursion dans les pratiques langagières québécoises lui apprendrait encore que l'utilisation du masculin dit générique (qui inclut à la fois les femmes et les hommes) y est remise en question. De là la surprise, pour nous, de lire à l'article *électrice* : «On n'imagine pas une affiche universitaire qui s'adresserait aux étudiantes et aux étudiants» (p. 67). Selon elle, la seule utilisation de *étudiants* rendrait claire «que les deux sexes sont concernés sans aucune espèce de distinction» (p. 67). On peut alors se demander si l'auteure n'endosse pas les propos de Vaugelas qu'elle cite plus loin : «Le genre masculin étant le plus noble doit prédominer chaque fois que le masculin et le féminin se trouvent ensemble» (p. 111).

En résumé, cet ouvrage contient une mine de renseignements susceptibles d'informer toute personne qui s'intéresse aux relations liant genre et mot. Celle-ci devra néanmoins prendre ses distances vis-à-vis des propos de l'auteure pour tout ce qui dépasse les indications historiques et étymologiques, puisque l'utilisation ou l'acception d'un mot dans un pays francophone ne vaut pas nécessairement pour tous les lieux de la francophonie. Et peut-être aurait-il mieux valu, pour la première ébauche d'un tel lexique, s'en tenir uniquement aux notes d'ordre descriptif afin de garder les commentaires généraux pour un ouvrage ultérieur qui colligerait des pratiques linguistiques de toute la francophonie.

*Céline Labrosse*  
*Étudiante à la maîtrise en linguistique*  
*Département de langues et linguistique*  
*Université Laval*

#### Note

- \* Je remercie Denise Deshaies, professeure au Département de langues et linguistique de l'Université Laval, pour ses commentaires et suggestions sur les premières versions de ce compte rendu.

**Femmes en tête** : *De travail et d'espoir*. Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1990, 200 pages.

Cette année, le Québec célèbre le cinquantième anniversaire (1940-1990) de l'obtention du droit de vote des Québécoises. Sous l'égide de Femmes en tête, organisme qui regroupait plus de 1 000 groupes de femmes, des événements ont eu lieu à travers les régions du Québec afin de souligner et de rendre visible l'apport des groupes de femmes tant aux niveaux social, politique qu'économique au Québec. Entre autres activités de reconnaissance, un bilan exhaustif a été réalisé afin de diffuser les actions de ces groupes de femmes et leurs impacts sur le mouvement social québécois, mais aussi afin de porter des réflexions sur l'ensemble des aspects touchant la condition des femmes à l'aube de l'an 2000.

Les premières à énoncer l'idée de ce bilan sont les membres fondatrices du Comité national de Femmes en tête. *De travail et d'espoir* est né de ce vaste bilan. Le livre a été construit à partir d'une grille d'analyse (*Et si on se racontait le féminisme...*) distribuée à quelque 1 500 groupes de femmes répartis dans les régions du Québec, incluant les groupes de femmes locaux et régionaux, les associations provinciales et les comités de condition féminine des principaux syndicats. Cette grille d'analyse était composée de questions portant sur les coordonnées des groupes et sur 22 thèmes demandant une réflexion de la part des groupes de femmes : le corps, le politique, le